

... d'artillerie, d'artillerie, etc., en les...
partout au moyen de quelques hydrocarbures spéciaux. C'est en employant de pareils moyens qu'on livre au public à des prix assez élevés de prétendues confitures en gelées de groseilles framboisées que l'on écoule très-facilement, les ménages ne pouvant plus s'en procurer d'autres; le public y perd, mais l'industrie réalise de beaux bénéfices.

FAITS DIVERS.

Mgr l'archevêque de Paris, dont le diocèse est si douloureusement éprouvé, multiplie ses visites auprès des blessés de nos ambulances. Aujourd'hui, à 3 heures 1/2 de l'après-midi, il se rendait à l'ambulance du ministère des affaires étrangères où il était reçu par les chefs de service.

Il paraît, dit le journal le Français, qu'en Russie le parti Allemand, s'agite beaucoup pour contrecarrer les bonnes dispositions que montre pour nous le peuple russe. Le parti Allemand est très-puissant à St-Petersbourg et dans l'entourage de l'empereur, et le résultat de ses intrigues se manifesterait, paraît-il, dans l'attitude diplomatique du gouvernement Russe.

La rareté du papier à Paris, pendant le siège, n'empêche pas l'apparition de nouveaux journaux: Voici les titres de ces feuilles dont quelques unes sont déjà tombées; d'autres jaussent déjà et ne tarderont pas à les suivre: *Le garde national*.

Le Drapeau rouge et *le Faubourien* ont cessé de paraître.

Le Moniteur des citoyennes qui devait paraître tous les dimanches, n'a encore publié qu'un seul numéro.

Le Garibaldi n'a encore paru que deux fois. Puis vient le *Lion blessé* dont les rigueurs n'ont pas fait grand bruit jusqu'ici et *l'Ami de la France*. Pour terminer cette liste nous citerons le *Trac*, journal desoureux qui prévient le public qu'en cas de bombardement, les abonnés de ce journal pourront le trouver et le lire dans leurs caves sans se déranger, recommandation étant faite aux porteurs de cette feuille de la jeter dans les soupieraux pour le cas où cette poignante éventualité viendrait à se réaliser.

Afin de parer à toutes les éventualités, l'administration pousse avec la plus grande activité la monture des énormes quantités de froment contenues encore dans les magasins généraux de la ville. Sur l'avis du comité des subsistances, le ministre de l'agriculture et du commerce, vient de passer un traité pour l'installation de deux cents nouvelles paires de meules, système Falguère, dans les usines de MM. Cail et C^e. Cent de ces appareils ont commencé à fonctionner; les autres seront prêts d'ici quinze jours. Grâce à ces auxiliaires, tous nos approvisionnements en grains ne tarderont pas à être transformés en farine, et, dans le cas, où nos communications seraient rétablies, le blé qui nous serait expédié pourrait immédiatement être soumis à la monture.

Singuliers effets des nouvelles! Hier, vers huit heures, au moment où les bruits les plus favorables à nos armes commençaient à circuler dans Paris, on vit apparaître à l'étalage des marchands de comestibles quelques denrées passées à l'état de mythe; du beurre, des sardines, du cervelas, etc. A onze heures, nous aperçûmes même rue Neuve-des-Capucines, des jambons à 3 francs la livre. Vers une heure, le vide commença à se refaire; enfin à quatre les marchands vous juraient sur la tête de leur concierge que depuis l'investissement ils n'avaient plus « rien de tout cela ».

Voici ce que nous lisons dans le *Gaulois* de Paris, à la date du 30 novembre:

« Dimanche soir, à onze heures 3/4, une canonnade formidable se faisait entendre sur toute la rive gauche de la Seine. Les détonations se succédaient avec une rapidité telle que nous avons cru à une attaque sérieuse et que bien vite nous sommes dirigés vers les fortifications dans l'espoir de franchir les portes pour pouvoir suivre les opérations militaires.

« Arrivés à Vaugirard à minuit et demi, nous trouvons les ponts-levis levés et les portes fermées, nous ne pouvons que suivre la ligne des fortifications dans la direction de Montrouge où le canon gronde plus fort qu'ailleurs.

« De nombreux groupes de gardes nationaux stationnent tout le long des remparts pour jouir du coup d'œil vraiment imposant qu'offrait ce tir de nuit.

« La porte d'Orléans est aussi fermée que toutes celles que nous venons de trouver sur notre chemin. Les douaniers de garde à ce poste ne savent à quoi attribuer tous ces coups de canon. La nuit précédente, ajoutent-ils, tous les forts ont tiré sans discontinuer pendant plus de deux heures.

« Il est une heure et demie; nous rentrons par le boulevard Saint-Michel; le bruit de la canonnade ne cesse de se faire entendre. Que signifie tout ce bruit? nous ne savons pas plus qu'en partant; nous saurons peut-être le mot de l'énigme à notre lever.

« Dès la pointe du jour, nous allons aux avant-postes; nous les trouvons garnis de gardes nationaux en capotes grises semblables à celles des mobiles. Ils sont à cheval sur la consigne et malheur à qui n'est pas parfaitement en règle!

« La canonnade a commencé au-dessus de Vitry et s'est étendue, formant un immense demi-cercle, jusqu'au fort de Vanves.

« Le fort de Bicêtre a particulièrement tonné, ainsi que la redoute des Hautes-Bouilleries. Les compagnies de marche du 84^e bataillon, qui sont à Cachan ont été sur pied toute la nuit, mais les projectiles passaient au-dessus de la vallée de la Bièvre et les troupes qui y sont campées n'ont pas donné.

« Le feu commencé vers dix heures et demie, a cessé à minuit moins un quart. On a cru que tout était terminé; mais une heure était à peine écoulée, que le canon se faisait entendre de nouveau; puis la fusillade et le bruit sec des mitrailleuses ont accompagné cette formidable musique.

« Depuis le commencement du siège de Paris on n'avait pas vu un spectacle aussi imposant.

« Les artilleurs de garde aux bastions du côté de Montrouge ont été appelés sur le rempart. Les batteries prussiennes de Châtillon se faisaient entendre sérieusement et prouvaient aux plus incrédules qu'elles existent réellement.

« On croyait que les projectiles ennemis seraient dirigés sur Paris, mais aucun obus n'a été lancé dans cette direction.

« Le plateau de Grouy était couronné de flammes, et les coups portaient vers le sud-est, entre Fontenay-aux-Roses et Sceaux.

« Au loin, du côté de Monthéry, Thorizon était enflammé; on voyait distinctement le feu sortir de la bouche des canons; mais le bruit des détonations n'arrivait pas jusqu'aux remparts, ce qui faisait supposer que la lutte avait lieu sur plusieurs points et à des distances assez éloignées.

« Enfin, vers deux heures, tout est rentré dans le calme. Le plateau de Châtillon s'est tu. Puis les redoutes de Villejuif et le fort de Bicêtre ont ralenti leur feu et le reste de la nuit s'est passé d'une façon assez calme.

LETRE DE PARIS.

Paris, 30 novembre.

Le résultat de la journée d'hier est en ne peut plus satisfaisant. Soldats, mobiles, gardes nationaux ont été au feu avec un ardeur, un enthousiasme, une solidarité extraordinaires, qui sont du meilleur augure pour l'issue de la lutte que nous entreprenons.

Il importe peu que nous ayons gagné peu ou beaucoup de terrain ici ou là; l'essentiel est que nous fassions bonne figure partout où nous tâtons l'ennemi; et nous obtiendrons ainsi de bons résultats importants, nous épuiurons l'ennemi et nous inspirerons à nos troupes la confiance qui leur manquait naguère encore.

Après cela vienne le jour de l'effort suprême, nous serons à la hauteur de la situation quelle qu'elle soit, et nous briserons le cercle de fer qui nous entoure.

Nos pertes sont assez nombreuses, mais l'ennemi a dû souffrir cruellement sous les coups redoublés de notre artillerie. Les morts sont d'autant nombreux du côté des Prussiens; cela est si vrai qu'ils avaient demandé une suspension d'armes de deux heures, pour les enterrer. — Parmi leurs victimes connues de notre côté est un brave capitaine breton, dont la mort aux Hautes-Bouilleries est le pendant de la fin de M. de Dampierre à Bagnaux. Il s'est sacrifié lui aussi, pour enlever ses soldats, les mobiles du Finistère. Il est tombé glorieusement à la première barricade de l'Hay, au moment où, s'élançant à la tête de sa compagnie, il s'écriait: « En avant! en avant! » une balle l'a frappé en pleine poitrine. La mort de M. de Briand a été rudement vengée par ses compagnons. Blessés et morts, la compagnie bretonne a perdu, me dit-on, 79 hommes.

Au moment de la grande sortie de l'Hay, on a beaucoup observé deux corps d'un aspect pittoresque, — c'étaient d'abord 3,000 soldats du génie, la pioche en main, le fusil sur l'épaule, s'avancant avec résolution aux premiers rangs. En second lieu, 3,000 marins, la fleur des francs-tireurs.

Indépendamment de leurs fusils, ils étaient armés de haches, de sabres et de revolvers.

Ils ont, paraît-il, une consigne spéciale, celle d'aborder l'artillerie prussienne, de tuer ceux qui la servent et d'enclouer ou de prendre les canons. Un de ces corps a écrit une devise sur un de nos fanions: « Qui s'y frotte s'y pique: — Tous les renseignements s'accordent à dire que la garde nationale a été magnifique d'élan. Le 116^e bataillon, commandé par un républicain bien connu à Paris, s'est particulièrement distingué.

« A une heure de l'après-midi, M^{me} Langlois a reçu de son mari cet éloquent bulletin télégraphique, daté du Petit Ivry, 10: « Mon bataillon a reçu le baptême du feu. Nous avons eu 4 blessés et nous avons fait 12 prisonniers. Je n'ai pas été atteint. Tout va bien. — Un certain nombre de soldats de la ligne ont été transportés à l'ambulance du Grand-Hôtel. Presque tous étaient atteints aux jambes ou aux cuisses. Quelques uns très-grièvement. Tous expriment le désir de retourner au feu, dès qu'ils seront guéris. C'était plaisir de voir l'accueil fait par la population à nos braves soldats qui revenaient blessés. On leur donnait de l'argent, des vêtements et surtout beaucoup de marques de sympathie. Mais pourquoy des personnes trop charitables leur offrent-elles aussi de l'eau-de-vie ou de liqueurs, qui ne peuvent qu'empêcher leur état? — Dans le combat de l'Hay on a relevé un détail qui fait honneur à la crânerie et au courage d'un de nos soldats. La retraite venait d'être donnée. Un soldat de la ligne, le fusil en main, trouve que l'on a tort de le déranger du poste qu'il avait choisi, et d'où il toucherait à chaque coup un prussien. Il reste donc et continua le feu. Un camarade, excité par l'exemple, vient rejoindre notre tirailleur heureux. A peine a-t-il pris place qu'une balle ennemie atteint le nouvel arrivant. En ce moment le tireur avait brûlé sa dernière cartouche. Il voit son camarade mort. Il se penche, lui jette un dernier regard de commisération, lui prend sa cartouchière. Après avoir épuisé les munitions qu'elle contenait revient tranquillement rejoindre sa compagnie. Le numéro de la *Liberté* d'hier soir qui contenait

un article décourageant, a été publiquement saisi sur le boulevard.

P. S. — Journée excellente pour la défense. Nos troupes gagnent du terrain et ont enlevé le canal. L'ardeur et l'énergie de tous sont remarquables.

LETTRES DE TOURS.

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Tours, vendredi 2 décembre.

Jamais les événements n'auront mis en relief d'une manière plus éclatante la grandeur de la France et l'importance du rôle qu'elle doit jouer en Europe. Voilà que la France est vaincue, et toutes les puissances subissent un ébranlement général. Pendant de longues années on a accusé la France d'être le trouble-paix de l'Europe, de menacer par son ambition tous les peuples voisins, de compromettre toutes les sociétés par sa propagande révolutionnaire et enfin d'offenser le monde par le spectacle de ses mœurs faciles.

Aujourd'hui la France est vaincue, humiliée: elle a vu ses armées fondre sous l'avalanche prussienne; son territoire est en partie couvert de ruines, ses richesses dévorées par la guerre; son unité même est compromise. On pourrait croire que la paix universelle va se rétablir et se fonder définitivement, que l'ordre va régner partout et que la religion et la morale vont reprendre leur empire.

C'est précisément tout le contraire qui arrive: l'Europe tressaille tout entière; tous ses peuples s'arment et les cabinets se préparent à une lutte générale. La Russie se dispose à envahir les provinces turques et autrichiennes; la Turquie est menacée d'être refoulée en Asie; c'est un branlebas général de combat, et l'Europe va devenir un vaste champ de bataille sur lequel les peuples s'égorgeront pour la plus grande gloire de quelques despotes.

Jamais ne s'est révélee d'une manière plus frappante la grandeur de notre pays. Il est vaincu un instant, et immédiatement toutes les conditions de la vie des peuples sont modifiées; tout est compromis, tout va crouler. Ne ressort-il pas clairement de tout ce désordre que la France est le véritable régulateur de l'Europe, que le jour où elle devrait se taire, tous les droits seraient violés, et que, si la France cessait d'exister, l'Europe serait tout à tour dévastée par la barbarie teutonienne et la barbarie moscovite.

C'est donc pas seulement pour notre indépendance que combattent nos soldats; ce n'est pas seulement pour repousser l'étranger et conserver l'unité nationale que luttent l'armée de Paris et l'armée de la Loire: leur cause est plus noble encore, car ils sont les défenseurs de l'ordre et de la liberté de l'Europe; ils ne se battent pas seulement pour la France, mais aussi pour tous les peuples Sans doute on dit aux soldats de la Loire: marchez en avant; à quelques lieues de vous, vous trouverez l'armée de Paris qui attend de vous sa délivrance. De l'autre côté on dit à l'armée de Paris: faisons un grand effort et dans quelques heures nous donnerons la main à la province qui nous apporte munitions, vivres et renforts.

Mais pour ceux qui n'assistent à la lutte qu'en spectateurs une grande pensée domine toutes les questions de détail: c'est que les destinées de l'Europe se décident entre la Seine et la Loire, et nos angoisses redoublent, tant sera glorieux pour nous le résultat de la victoire que vous attendons; car notre victoire ce sera le rétablissement de la paix générale. Au lieu de cette puissance monstrueuse qui s'appellerait l'Allemagne et qui ne serait que la Prusse agrandie, il y aura une nation rendue à la vie régulière.

Il faut donc que la France triomphe pour éviter une sorte de cataclysme politique dans lequel périraient tous les droits et toutes les libertés.

L'histoire nous apprend que toutes les grandes villes ont été saccagées, ruinées, et il ne manquera pas de prophètes pour prédire récemment que Paris aurait le sort de Ninive, de Babylone, des grandes cités indiennes, de Rome, brûlées, détruites par les barbares. Ces prophètes n'ont pas réfléchi que ces antiques cités sont restées immobiles, impuissantes devant les invasions; qu'elles étaient habitées par des hommes énergiques, avilis, destinés à disparaître parce qu'elles étaient incapables de se modifier. On a vu si Paris a su se transformer. Vienne, après Sadowa, n'eut pas opposé de résistance aux vainqueurs. Paris après Sedan, après Metz, après un tel aspect que l'ennemi renonçant à s'en approcher par la portée de canon, a voulu le prendre par la mine, Paris vaincra parce qu'il a cessé d'être la ville des plaisirs, pour devenir la citadelle où s'est réfugiée la liberté de l'Europe et ses 600,000 défenseurs.

A la tête de cette phalange, il y a un homme dont on peut dire: c'est un vaillant soldat, et c'est un honnête homme. Il n'a pas voulu ôter à la défense un seul de ses éléments; il a amnistié ceux qui l'ont menacé de mort. Nous ne savons pas ce que l'avenir réserve au général Trochu; mais aujourd'hui nous avons le devoir de lui rendre un solennel hommage; le chef de notre gouvernement est le premier soldat de la liberté et de la civilisation; il paie audacieusement de sa personne, et investi d'un pouvoir illimité, il reste simple citoyen et scrupuleux observateur de la loi. Quoi qu'il arrive, il aura donné de grands exemples qui ne seront pas perdus pour le pays; et après la victoire nous aurons foi dans ses vertus civiques, car il est possible qu'a lors une autre et noble tâche soit imposée à son patriotisme.

Depuis le matin, nous espérons avoir de nouvelles dépêches de Paris par un autre ballon, qui est tombé près de Vannes; mais nous n'avons reçu communication que d'une excellente dépêche du général d'Aureilles et de la court et belle proclamation qui a adressée à son armée.

Nous sommes ici pleins de confiance dans le succès, c'est-à-dire dans la jonction prochaine des deux armées. Le bruit avait même couru que cette jonction était un fait accompli; mais il était inexact; ce sera peut-être vrai demain.

Il est arrivé depuis deux jours quelques anciens députés; on peut remarquer, soit dit sans la moindre arrière pensée, que ce sont en général les plus jeunes de nos ex-honorables.

Nous avons reçu hier un numéro du *Gaulois* qui se publie à Bruxelles. C'est assez pauvre comme littérature, et l'on serait tenté de lui renvoyer sérieusement ce qu'il disait un jour en plaisantant: « on n'a d'esprit qu'à Paris. » Le *Gaulois* aura laissé ses provisions sans la capitale. En outre, il publie un article assez virulent contre M. Gambetta. Que l'on critique à Tours tel ou tel acte du ministre, c'est le droit de chacun; mais, dans les circonstances présentes, quand on a passé la frontière, attaquer un de nos gouvernants, c'est nous attaquer nous-mêmes, c'est oublier le premier devoir du patriotisme.

On annonce pour le 5 décembre un banquet des gens de lettres et des journalistes présents à Tours. Cette nouvelle nous a surpris pour plusieurs raisons: les journalistes, hôtes de Tours, ne paraissent pas s'entendre tous entre eux, quelques-uns sont les collaborateurs des ministres, d'autres font de l'opposition; et puis, le moment nous semblait peu propice, mais on nous assure que le banquet serait présidé par M. Glais-Bizoin. Dans ce cas, nous n'avons plus rien à dire.

CH. CANOT.

(Service particulier de l'Indépendance belge.)

Tours, 1er décembre.

Enfin c'est vrai... vrai! vrai! nous tenons une victoire.

Quand cette lettre vous arrivera, vous saurez de toutes parts et le succès de la sortie du général Trochu et les circonstances de ce succès. Vous saurez la sortie du 29 et la bataille du 30, et ce que nous ignorons encore, le résultat de la journée du 1er.

Ce que je vous dirai donc, ce ne sera ni l'arrivée du ballon à Belle-Isle, ni la poursuite des barques qui couraient au-devant de lui dans le mer, ni la chute des aéronautes qui, tombant blessés, criaient: « Victoire! » ni les proclamations solennelles et magistrales des généraux Trochu et Ducrot, ni l'attaque des marins et des gardes nationaux sur la Gare-aux-Bœufs de Choisy-le-Roi, ni le passage de la Marne du général Ducrot, la bataille furieuse entre Champigny, Brie et Villiers, ni les canonnades endiablées de nos forts, ni le général Trochu entraînant l'infanterie à la bataille, ni le général Ducrot se battant comme un lion... Non, car tout cela vous le savez.

Mais je vous dirai l'angoisse qui régnait ici dans les régions gouvernementales, où, depuis le 28, on savait la sortie projetée par Trochu; où, depuis ce matin, les télégrammes de Versailles, venus par voie belge et anglaise, annonçaient que la sortie avait eu lieu; puis, la joie unanime, soudaine, communicative, éclatante, qui a retenti d'un bout à l'autre de la ville en un instant; la bonne nouvelle comme une trainée de poudre. Ah! comme nous en avions besoin! Ah! comme nous en avions faim et soif!

Puis la ville entière courant à la préfecture, s'entassant dans les cours; et M. Gambetta paraissant à la fenêtre de la dépêche à la main, et d'une voix sonore, pleine et retentissante, lisant cette heureuse dépêche. — Que dis-je la lisant? la paraphrasant comme il sait faire et, sans ajouter au détail, donnant aux faits leur valeur, aux hommes leur caractère, aux choses leur valeur.

Et je vous dirai encore les cris de: Vive la république! Vive Trochu! Vive Ducrot! retentissant par salves redoublées; les gens s'embrassant les larmes dans les yeux. Quoi encore? Les journalistes courant écrire, les ouvriers s'empressant dans les imprimeries... Vite! vite! On ne saura jamais assez tôt la bonne nouvelle.

Et au guichet de la poste, à la gare du chemin de fer chacun se précipite un paquet de lettres à la main; on veut être le premier à apprendre aux siens la victoire, à rendre l'espoir à la famille d'abord, à la ville ensuite.

Et quelles attentes maintenant — déjà! — sur tous les visages. Qu'aura-t-on fait aujourd'hui? Un autre ballon est signalé... on l'a vu du côté de Vannes. Apporte-t-il quelque supplément à la nouvelle? Tous les cœurs battent en même temps que toutes les mains se pressent. On sait à peine le premier succès qu'on veut savoir son lendemain.

Ah! France ardente, bouillante, endiablée! tu es bien là tout entière, et tu es de ressort encore, que d'énergie, de courage, d'espérance, de rebondissement dans les nerfs qu'on disait las, dans ton cœur qu'on croyait abattu, dans ton sang qu'on craignait refroidi!

NOUVELLES DE ROUEN.

Nous recevons aujourd'hui le *Nouvelliste* de Rouen de lundi; nous lui empruntons les renseignements suivants:

Un engagement a eu lieu hier à Buchy entre nos troupes et les Prussiens. D'après ce qu'on nous rapporte, les Prussiens avaient une nombreuse artillerie et ils disposaient de forces imposantes. A cinq heures du matin, les éclaireurs Mocoquard, qui avaient passé la nuit à Buchy, ont effectué une reconnaissance du côté des bois de Saint-Saens. Les Prussiens, qui étaient dans ces bois, se sont subitement présentés.

La lutte s'est engagée. Les éclaireurs ont bravement fait leur devoir et ils ont éprouvé des pertes sérieuses. A neuf heures environ, la canonnade s'entendait des hauteurs de Rouen. Les éclaireurs,

après une résistance au-dessus de tout éloge, ont dû se retirer. Les autres, trois fois, se sont repliés.

C'est l'artillerie de la garde nationale de Rouen, commandée par M. Waddington, qui a protégé la retraite. Nos artilleurs et leurs chefs se sont bien conduits.

Pendant la matinée, la garde nationale de Rouen s'était mise en mouvement. Elle a dû se retirer dans notre ville; en présence des événements qui venaient de se passer pour se reporter sur un autre point et y préparer une résistance énergique.

Nous n'ajouterons rien... Du reste, aucun document officiel n'est communiqué.

Ce même journal a reçu de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest la note suivante:

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest nous communique la note suivante, à la date du 4 décembre: « J'ai l'honneur de vous informer qu'en raison des circonstances, le service des voyageurs et des marchandises sera supprimé, à dater de cette nuit et jusqu'à nouvel ordre, sur la ligne de Rouen à Dieppe.

Le train venant de Dieppe sera le train n° 46, partant de cette gare à 9 heures 50 du soir.

Le train partant de Rouen pour Dieppe sera le train n° 53, à 3 h. 40 du matin (nuit du 4 au 5).

Agreés, etc. Le chef du mouvement, 3^e division.

La dépêche suivante a été adressée aux sous-préfets de Bernay et Pont-Audemer par le secrétaire-général de la Préfecture de la Seine-Inférieure:

Rouen, 3 décembre 1870.

« Tenez vos gardes nationales en état de défense et de marche au besoin, suivant les instructions que vous pourriez recevoir d'un instant à l'autre, tel est l'avis du général Briand, qui me quitte en ce moment.

« Energie et confiance, Rouen et le Havre paraissent bien résolus, quoi qu'il arrive.

NOUVELLES D'ANGLETERRE.

Londres, 5 décembre.

Voici la réponse de lord Granville à la dépêche du prince Gortchakoff du 20 novembre:

Lord Granville à sir A. Buchanan.

« Foreign-Office, 28 novembre 1870.

Monsieur.

L'ambassadeur de Russie m'a donné lecture et laissé copie d'une dépêche du prince Gortchakoff du 8/20 novembre.

Il n'est pas nécessaire que le gouvernement de Sa Majesté revienne sur l'importante question de droit international soulevée par la circulaire du prince de Gortchakoff, attendu qu'il a déjà fait à ce sujet la déclaration qu'il a déjà faite à ce sujet. Son Excellence a bien voulu rappeler à ma connaissance les faits qui, d'après elle, empêchent les conférences et l'accord avec d'autres puissances signataires du traité que la Russie eût préférés.

Je sais que plusieurs fois l'idée de régler d'autres questions européennes par des congrès a été mise en avant sans être adoptée. On m'a également rappelé que quelques-uns de mes prédécesseurs ont été avertis que, dans le cas de certaines éventualités qui cependant ne se sont jamais produites, telles que la possession des principautés par l'Autriche, la Russie se verrait obligée de mettre en question quelques-unes des dispositions du traité de 1856, mais je ne connais aucune circonstance dans laquelle la Russie, la puissance la plus intéressée, ait proposé d'une manière quelconque à ce pays de prendre en considération un affaiblissement du traité.

Je ne puis donc admettre que le gouvernement impérial puisse justifier cette manière de procéder par le mauvais succès d'efforts qui n'ont jamais été faits. Le langage courtois de la dépêche du prince Gortchakoff, l'assurance qu'il donne de la manière dont il aurait voulu ouvrir la question, et le vif désir qu'il exprime de voir continuer les bonnes relations entre les deux pays, comme cela importe particulièrement en ce temps-ci, encouragent le gouvernement de S. M. à croire que l'obstacle qui s'oppose à ces bonnes relations sera écarté.

Il fait observer que Son Excellence présente la déclaration qui a été faite par la Russie comme une abrogation du principe théorique sans application immédiate. Si ces paroles doivent être comprises comme l'annonce que la Russie a formé et émis son opinion propre sur ses droits, mais qu'elle n'a pas l'intention d'agir selon cette opinion sans s'être d'abord concertée avec les autres puissances, il résulte de là un grand pas fait vers la clôture de la discussion dans laquelle les deux gouvernements se trouvant engagés.

Le gouvernement ne se refuse pas à accepter l'invitation que la Russie lui a faite de prendre part à une conférence, dès qu'il est entendu qu'elle se réunira sans que rien soit conclu d'avance quant à ses résultats. En ce cas, le gouvernement de Sa Majesté examinera volontiers en toute loyauté et avec le respect dû à une grande puissance toutes les propositions que pourra faire la Russie.

Vous donnerez lecture et laisserez copie de cette dépêche au prince Gortchakoff.

Je suis, etc. Signé: GRANVILLE.